



HAL
open science

La nature “culturelle” des Anciens À propos de Lucrèce et d’Alexandrie

Pierre Vesperini

► **To cite this version:**

Pierre Vesperini. La nature “culturelle” des Anciens À propos de Lucrèce et d’Alexandrie. C. D’Ercole, S. D’Intino, F. Gherchanoc (dir.), *Natura. Approches antiques et enjeux contemporains*, A paraître. ⟨hal-03928866⟩

HAL Id: hal-03928866

<https://hal.science/hal-03928866v1>

Submitted on 7 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

La nature « culturelle » des Anciens
À propos de Lucrèce et d'Alexandrie

Plusieurs chercheurs ont soutenu ces dernières années la thèse suivante : la notion de « nature », telle que la plupart d'entre nous la concevons couramment (c'est-à-dire comme un « en-dehors » du monde humain, un *environnement* au sens propre, qui « environnerait » le monde des hommes, lequel serait, lui, caractérisé par la « culture » – notion souvent opposée à celle de « nature » –, et la technique, donc aussi l'artefact et l'« art », notion elle aussi souvent opposée à celle de « nature ») serait en fait extrêmement récente, et propre à la civilisation occidentale, qu'on la fasse remonter à l'opposition chrétienne entre la chair et l'esprit, au capitalisme des Grandes Découvertes, ou à la révolution cartésienne¹.

Dans ce bref essai, je souhaiterais illustrer cette thèse en demandant à un auteur antique classiquement considéré comme un « poète de la nature » de nous offrir un « regard éloigné » sur notre imaginaire moderne de la nature.

Le *de rerum natura* de Lucrèce est en effet couramment lu comme un texte ayant pour objet « la nature », telle que nous la concevons couramment. Il s'agirait d'une sorte de physique mise en vers. C'est en ce sens par exemple que l'édition et la traduction de Lucrèce par Hermann Diels eut l'honneur, en 1922, d'une préface enthousiaste d'Albert Einstein.

Le but de ma contribution sera de montrer comment ce classique de la « littérature de la nature » dépayse au contraire nos catégories.

Partons du titre du poème : *de rerum natura*. Il est couramment traduit (par exemple dans l'édition des Belles Lettres) par *Sur la nature*.

Mais si on le traduit littéralement, exactement, il est question de la nature *des choses*. Or, que sont ces choses, ces *res* dont Lucrèce nous annonce qu'il va « révéler » (*pandere*) la « nature »² ? Et sont-elles toutes « naturelles », c'est-à-dire « physiques » ?

¹ Cf. e. g. Calame 2015, 9 : « Le concept moderne de « nature » a été forgé dès le XVIIe siècle en Europe. Une longue et tenace tradition européocentrée veut que, par filiation, on fasse remonter l'idée de « nature » comme entité objective au concept grec de *phúsis*. » Cf. aussi Patel et Moore 2018.

² Cf. 1, 21 et 25.

Pour y répondre, commençons par nous intéresser aux modèles grecs de Lucrèce : les poèmes présocratiques *peri phuseôs*, à commencer par celui d'Empédocle. Là aussi, on croit trop souvent que le mot *phusis* se suffit à lui-même, et l'on parle souvent du *Sur la nature*. Or, pas plus qu'en latin, le *phusis* ne « tient » tout seul. Les titres des modèles grecs de Lucrèce sont en réalité *peri phuseôs tôn ontôn*, « sur la nature des étants ».

Ainsi, on peut poser l'équation *res = onta*.

Autrement dit, alors qu'en français comme dans d'autres langues européennes (pensons à l'allemand *Ding*, à l'anglais *thing*), le mot « chose » désigne un objet inerte (penser au sens des verbes « chosifier » ou « réifier »), les *res* de Lucrèce désignent tout ce qui existe : aussi bien des êtres animés (oiseaux, poissons, animaux domestiqués ou sauvages, hommes) que des êtres inanimés (pierres, ciel, mer, terres, fleuves, soleil, moissons, arbres).

Mais le mot *res*, dans la culture antique, a encore un autre sens : il désigne aussi *toute matière de pensée, de savoir, de connaissance*. C'est tout ce qu'on a dans l'esprit. « Saisis bien ta pensée » (*rem tene*) », prescrit Caton aux orateurs, « les mots suivront »³.

Dans Lucrèce, le mot a ces deux sens, et cela apparaît dès le premier livre : les *res* sont à la fois *tous les êtres*, animés ou non, et *toutes les connaissances*, c'est-à-dire la totalité des choses dont parlent les savoirs lettrés, telles que « l'esclavage, la pauvreté et les richesses, la liberté, la guerre, la concorde »⁴, la beauté et le désir⁵, ou encore les « opinions » (*dogmata*) des philosophes : le *dogma* de l'homéométrie, qui appartient à Anaxagore, est présenté explicitement comme une *res*⁶, de même que le *dogma* épicurien selon lequel « la variété des formes atomiques n'est pas infinie »⁷.

Esclavage et liberté, pauvreté et richesse, guerre et paix, amour enfin : dès le premier livre, le poème annonce la couleur : les choses, les *res* dont le poème révélera « la nature », ce ne sont donc pas seulement les choses « physiques », au sens où nous l'entendons aujourd'hui, mais aussi les choses qui relèvent de ce que nous appelons la « culture » : mœurs, cultes, guerres, techniques, institutions. Et il suffit de parcourir l'ensemble des six livres pour en trouver confirmation : on y rencontre quantité de légendes, de rites, de

³ Caton, *À son fils Marcus*, fr. 15 Jordan (= Iulius Victor, *Art rhétorique*, p. 197 Orelli).

⁴ 1, 455-457.

⁵ 1, 471-475.

⁶ 1, 833.

⁷ 2, 478.

considérations morales sur les vices et les vertus, de développements historiques sur les origines de la religion, des techniques, des cités, etc.

Ce faisant, Lucrèce reproduit la pratique des auteurs grecs, poètes ou prosateurs, de textes *peri phuseôs*. Fragments et témoignages nous montrent que, dans ces textes également, « nature » et « culture » se côtoyaient. Ils n'exposaient pas seulement des théories « physiques » et « biologiques », « zoologiques » et « anthropologiques », mais se prolongeaient dans une histoire de la civilisation humaine⁸.

On retrouve également ce sens « culturel » de la *phusis* ou de la *natura* dans les Problèmes dits « physiques » attribués à Aristote, dans les *Questions naturelles* de Sénèque, ou encore dans l'*Histoire naturelle* de Plin l'Ancien, qui ne traite pas seulement de choses relevant de la « nature », de choses physiques, mais aussi de peinture, de magie, ou encore des effroyables massacres perpétrés par César en Gaule.

Mais il est un texte moins connu, où ce sens apparaît de façon particulièrement spectaculaire, car il s'agit de la description d'un monument emblématique de la culture lettrée hellénistico-romaine : le sanctuaire de Sérapis à Alexandrie, où se trouvait la « bibliothèque fille » de celle du Musée, celle qui était publique, et où tout le monde pouvait « s'initier au savoir », c'est-à-dire *philosophein*⁹. Dans le propylée du sanctuaire, nous dit Aphthonios, se trouve un édifice dont le toit « s'arrondit en une voûte sur le pourtour de laquelle est fixée *une représentation monumentale des êtres (onta)* »¹⁰.

Onta, on s'en souvient, c'est l'équivalent de nos *res*. Qu'étaient ces *onta* exactement ? Un commentateur anonyme d'Aphthonios nous dit que ce pouvait être des « images d'animaux terrestres, marins, amphibies », ou encore « des *récits antiques* », ou encore « des *maximes de sages* »¹¹. Comme on voit, les *onta* vont bien au-delà des réalités physiques. Pour les Anciens, les mythes et les maximes des sages font partie des « réalités », « réalités » qui font l'objet de la *philosophia* encyclopédique hellénistico-impériale. Le commentateur

⁸ Cf. e. g. Naddaf 1992, 45 et 64. André Laks (2006, 11) croit que les développements sur la civilisation humaine apparaissent « plutôt tardivement », et étaient « facultatifs ».

⁹ Aphthonios, *Progymnasmata*, 12, 8, p. 40, 3-7 Rabe (= *Corpus rhetoricum*, I, p. 150 Patillon) : « À l'intérieur des portiques, on a construit des pièces. Dans les unes, on conserve les livres. Ouvertes à ceux qui aiment peiner en philosophant, elles incitent toute la cité à posséder (*exousia*) le savoir-sagesse (*sophia*). Les autres pièces sont consacrées aux dieux des ancêtres. »

¹⁰ Ibid., 12 (p. 39, 11-12 Rabe) : παρά δὲ τῷ κύκλῳ μέγα τῶν ὄντων ὑπόμνημα πέπηγεν.

¹¹ *Rhetores Graeci*, 2, p. 654, 11-14 Walz : οἱ μὲν χερσαίων, οἱ δὲ θαλαττίων, οἱ δὲ ἀμφιβίων ζώων εἰκόνας γράφουσιν, ἄλλοι τῶν παλαιῶν ἱστορίας, ἄλλοι προγράμματα καὶ σοφῶν τινῶν βιωφελῆ παραγγέλματα.

anonyme ajoute en effet que l'ouvrage a été réalisé par « ceux qui ont philosophé sur la nature des êtres¹² ».

Mais il faut faire un pas de plus : l'étude de cette *phusis tôn ontôn*, de cette *natura rerum*, procure un plaisir indissociablement intellectuel et esthétique. J'ai essayé de le montrer ailleurs pour Lucrèce¹³, mais cette pragmatique esthétique apparaît également ici, à Alexandrie, car le commentateur, nous donnant une indication extrêmement précieuse, nous informe que des représentations comme celle du propylée figuraient fréquemment « dans les belles demeures » d'Alexandrie¹⁴. Un autre commentateur d'Aphthonios, Jean de Sardes, confirmant que les *onta* correspondent bien au monde, nous dit qu'il « historié dans toute sa bigarrure »¹⁵. L'*historia* est *poikilia* : bigarrure, et bigarrure, comme par définition, culturelle. De sorte que, non seulement *phusis* et *natura* débordent largement notre « nature » pour englober la « culture », mais en réalité, les phénomènes « naturels » sont envahis par la « culture ».

Ce que nous appelons « nature », pour les lettrés de l'Antiquité, n'a rien de « naturel ». La « nature », pour eux, est tout entière et immédiatement « culturelle ». Vents, étoiles, fleurs, pierres, mer, sources et déserts sont saturés d'histoires et d'érudition. Aulu-Gelle nous en donne un bel exemple. Un soir, sur le bateau qui les ramène d'Égine au Pirée, les voyageurs se mettent à faire des « discours savants » (*logoi philosophoi*)¹⁶ sur l'étymologie des étoiles¹⁷. Ils se voient du coup réprimander par Gaston Boissier dans la *Revue des Deux Mondes* (1884) : « Voilà ce que trouvent de mieux à faire des jeunes gens qui côtoient les rivages de l'Attique par une belle nuit étoilée ! » Le décalage de la sensibilité est remarquable : la sensibilité post-romantique ne comprend plus la sensibilité antique qui enchante le monde à partir de l'*historia* et de la *poikilia* philosophiques.

¹² *Rhetores Graeci*, p. 654, 14-17 : τυχόν οὖν καὶ παρὰ τῷ κύκλῳ τοῦ ῥηθέντος οἰκήματος ἐνεφέρετο πόνημα τῶν περὶ φύσεως τῶν ὄντων φιλοσοφησάντων.

¹³ Vesperini 2017.

¹⁴ *Rhetores Graeci*, 2, p. 654, 8-11 Walz : εἰκὸς οὖν πεπηχθαί τι περὶ τῷ κύκλῳ τῆς ὀροφῆς ὑπόμνημα καὶ διδασκάλιον περὶ τῶν ὄντων, οἷα πολλὰ ἐν τοῖς λαμπροῖς ὀρῶμεν οἰκοδομήμασι.

¹⁵ *Rhetores Graeci*, 15, p. 328.12-17 : τὸ γὰρ ἡμισφαίριον ἐν αὐτῷ ποικίλως ἱστόρηται.

¹⁶ Sur cette pratique sociale très importante des élites à l'époque hellénistique et impériale, cf.

¹⁷ 2, 21.

Références

Calame, C., *Avenir de la planète et urgence climatique: au-delà de l'opposition nature/culture*, Paris, 2015.

Naddaf, G., *L'Origine et l'évolution du concept grec de « phusis »*, Lewiston, 1992.

Patel, R. et J. Moore, *A History of the World in Seven Cheap Things: A Guide to Capitalism, Nature, and the Future of the Planet*, 2018.

Laks, A., *Introduction à la « philosophie présocratique*, Paris, PUF, 2006.

Vesperini, P., *Lucrèce. Archéologie d'un classique européen*, Paris, 2017.

Vesperini, P. (sous presse), « Qu'est-ce que les *logoi philosophoi* », *Revue de Synthèse*.